

Maxime Le Forestier « Le métier de gourou ne me convenait pas »



A Paris, en 2022. MAGDA LATES

propos recueillis par Nathaniel Herzberg

JE NE SERAIS PAS ARRIVÉ LÀ SI...

Chaque semaine, « Le Monde » interroge une personnalité sur un moment décisif de son existence. A 74 ans, le chanteur raconte son admiration pour Georges Brassens

ENTRETIEN

En 1972, à 23 ans, Maxime Le Forestier enregistrait le disque d'une génération hippie, contestataire et écologiste. Cinquante ans après *San Francisco* et *L'Education sentimentale*, le chanteur, qui remplit toujours les salles, nous reçoit entre deux dates de sa tournée. Il revient sur ses succès, sur les hauts et les bas de sa carrière.

Je ne serais pas arrivé là si...

... le marchand de partitions chez lequel je suis entré à 14 ans pour lui demander ce qu'il avait à me proposer m'avait vendu du Claude François. Mais il m'a tendu du Georges Brassens. Je venais d'acheter ma première guitare, chez Paul Beuscher, à la Bastille, et je suis entré dans le magasin d'à côté. J'en suis ressorti avec quatre partitions de Brassens et *La Mamma* de Charles Aznavour. La même semaine, j'ai découvert la guitare, la chanson et Brassens. Je pense pouvoir dire que ma vie en a été changée.

Vous n'aviez jamais entendu Brassens ?

Je ne savais même pas qu'il chantait !

Il n'y avait pas de musique chez vous ?

Ah si, mais exclusivement classique et aucun disque. On faisait la musique nous-mêmes. On avait détecté chez ma sœur Anne l'oreille absolue. On l'a mise au piano, au cours d'Yvonne Desportes, une Prix de Rome. Et comme il n'y avait pas d'argent pour nous faire garder, ma sœur et moi l'accompagnions. Catherine a fait du violon. Moi je jouais sous le piano avec mes petites voitures. A l'âge de 5 ans, Yvonne Desportes a voulu que je commence le violoncelle pour avoir un trio familial, mais j'ai refusé. Je me suis mis au violon. J'ai arrêté en 6^e, par flemme, mais il me restait une main gauche, celle qui court sur le manche, ce qui est pratique pour la guitare. J'avais une voix car je chantais dans une chorale. Quand j'ai découvert Brassens sur partition, ça a été une déflagration.

Décrivez-moi ce choc...

Ma famille maternelle était catholique et conservatrice, je fréquentais une école de curés, alors *Les Trompettes de la renommée*, avec le père Duval, « la calotte chantante », « lui le catéchumène/ et moi l'énergumène/ il me laisse dire merde/ je le laisse dire amen »... Quand j'ai découvert qu'on avait le droit de chanter ça, j'ai vite quitté cette école. Plus largement, ça a été une redécouverte du monde, à commencer par le potentiel de séduction. Chanter du Brassens en s'accompagnant à la guitare, les filles tombaient comme des mouches.

Brassens vous a donc appris la guitare ?

C'est la meilleure école possible. On peut avancer progressivement. *Le Gorille*, deux accords ; *Le Parapluie*, trois. Pour arriver jusqu'à *Grand-père* ou *Le Grand Pan*, où tout le tableau y passe. Quintes augmentées, septièmes diminuées... On s'imagine que la musique de Brassens est facile. Erreur funeste. C'est infiniment plus riche que du Charles Trenet, qui avait derrière lui des génies capables de déployer une symphonie. Chez Brassens, l'instrumentation est simple : une contrebasse et deux guitares, une seule les années de grève. Il n'y a donc que l'harmonie. Mais cette richesse ne se voit pas. Il ne voulait pas que ça gêne, disait-il.

L'insoumission, c'est encore lui ?

Lui et le divorce de mes parents. Mon père est reparti en Angleterre, où il était né. J'étais bon élève, je suis devenu ingérable. J'ai fini par taper sur un professeur d'anglais. Je me suis donc fait virer de Condorcet en première. Et j'ai décidé de ne plus jamais remettre les pieds dans un lycée. Aujourd'hui, on me confierait à un psychologue. Ma mère m'a juste dit : « O.K., à condition que tu fasses quelque chose. » Je me suis inscrit au cours Florent, j'ai appris le mime et la danse. Et à la rentrée suivante, avec ma sœur Catherine, qui avait quitté la fac pour devenir mannequin, on a décidé de former un duo et d'essayer d'en vivre.

Que chantait le duo Cat et Maxime ?

Beaucoup de Georges Moustaki. On l'a rencontré assez vite et il a trouvé ma sœur très jolie. Il avait déjà écrit *Milord* pour Piaf, mais pas encore *Le Métèque*. Il avait plein de chansons merveilleuses dans ses tiroirs – *Ma liberté, Il est trop tard, Joseph* – qu'il nous laissait chanter dans les cabarets. On a eu ce répertoire de rêve jusqu'à ce que Serge Reggiani l'enregistre. Et là, en une semaine, on est devenus ringards. On s'est mis à écrire. Mais chacun pour soi. Ma sœur d'abord. Elle enregistre un album, puis deux. Moi je l'accompagne à la guitare et je fais les deuxièmes voix. Et elle gagne le Festival de Spa. Avec l'argent du prix, on est partis à San Francisco. L'autre récompense, c'était un engagement pour l'année suivante. Sauf que San Francisco ne lui avait pas suffi, elle est partie vers le Sud. J'ai eu de ses nouvelles un an et demi plus tard. Entre-temps, il y avait le concert de Spa. Tout le monde l'attendait. Un quart d'heure avant le lever de rideau, salle pleine, on m'a demandé si je pouvais la remplacer. J'ai dit oui.

Est-ce que ça vous a lancé ?

Non, mais ça m'a signalé aux journalistes. Dans la foulée, Joan Baez décide de chanter *Parachutiste* à la Fête de *L'Huma*, en septembre 1971. Ma sœur l'avait enregistrée chez Philips avec sur la pochette la mention « Les paroles n'engagent que leur auteur ».

Elle sera sur votre premier album. 1,2 million d'exemplaires, plein de tubes... Comment survient ce miracle ?

C'est inexplicable. On me l'a souvent demandé, mais je n'en ai aucune idée. J'avais enregistré deux 45-tours, des bides. Le directeur artistique de Polydor, Jacques Bedos, me demandait tous les quinze jours en riant : « Quand est-ce que tu écris un tube ? » Les disquaires ont dit qu'il fallait soit m'oublier soit me faire enregistrer un album. Quand le patron de Polydor a entendu l'album, il a dit : « C'est une belle pochette vide. » Comme il se trompait tout le temps, on s'est dit qu'on avait une chance.

C'est alors que vous recroisez Brassens...

Il m'avait engagé, à l'automne 1972, après la sortie du disque, pour faire la première partie de sa rentrée à Bobino. Je revois encore Jacques Bedos, au bout d'une semaine, entrer dans ma loge et dire : « On vend mille albums par jour ! »

Comment l'ado qui chantait Brassens et Moustaki a-t-il appris à écrire ? La poésie vous était-elle familière ?

Non. Mais de toute façon, la différence entre poésie et chanson est énorme. Brassens m'a dit un jour : « Il faut quand même admettre que sans la musique, *L'Auvergnat* reste un poème assez médiocre. » Et c'est vrai. Il y a dans

la façon de faire sonner les mots sur la musique quelque chose de particulier. Le seul conseil que Brassens m'a donné, c'est pour *La Petite Fugue*. Je chantais « E... Léonore un jour a quitté la maison ». Il m'a dit : « Tu devrais essayer : "Un... jour Eléonore a quitté la maison" ». C'était bien meilleur. Je ne brisais plus le mot.

Entre l'antimilitariste de « Parachutiste », l'écologiste de « Comme un arbre » et le hippie de « San Francisco », vous êtes le chanteur engagé par excellence. L'image vous satisfaisait-elle ?

C'était l'imaginaire des jeunes de l'époque et j'étais moi-même jeune. J'étais sincère. Mais quand, fin 1975, j'ai vu en Suisse ma gueule en 4 x 3 avec écrit « Le célèbre chanteur contestataire », ça ne m'a pas plu. Et le soir même, j'ai cessé de chanter les chansons polémiques, *Parachutiste, J'm'en fous de la France...*

Dans le lot, il y avait aussi « La Vie d'un homme ». La chanteriez-vous encore ?

Non. Pierre Goldman, le demi-frère de Jean-Jacques, était accusé d'avoir tué deux pharmaciennes lors d'un braquage. Toute la gauche le défendait. Je dois dire que je suis moins sûr de son innocence aujourd'hui qu'à l'époque.

Et « La Poupée », qui racontait les amours d'un adulte avec une fille de 15 ans ?

Non plus. Cette chanson, Yves Montand voulait la chanter, à condition que je change l'âge. Moi, j'avais 26 ans et je ne voyais pas le problème. J'ai refusé. Si je devais la rechanter aujourd'hui, la poupée aurait sans doute 20 ans.

Donc, pas contestataire. Militant, plutôt ?

Encore moins. Je n'ai jamais adhéré à aucun parti. J'ai une sorte de méfiance à l'égard des groupes, dès qu'on est plus de quatre.

Les archives du « Monde » sont pourtant formelles. Une brève de juin 1975 signale que vous allez devant le tribunal défendre un agriculteur accusé d'insoumission. N'est-ce pas du militantisme ?

Non. C'est défendre des causes. Les avocats Jean-Jacques de Felice et Henri Leclerc, qui plaidaient devant les tribunaux des forces armées, voulaient attirer les journalistes et manquaient de notoriété. Alors ils nous ont demandé de venir témoigner. J'en ai fait un certain nombre, avec Cabu.

Cabu, qui a dessiné la pochette de votre troisième album, en 1975, avec cette chanson « Caricature », qui dit : « Notre vie se passe au crayon, notre vie s'efface au canon ». Difficile à écouter aujourd'hui sans frémir.

Son assassinat m'a dévasté. J'ai pleuré comme une vache. J'ai perdu six mois à essayer d'écrire une chanson sur lui. C'est mon fils Arthur qui m'a dit : « Mais tu l'as déjà faite. » Je ne la chantais plus, je l'ai reprise.

Comment Georges Brassens a-t-il réagi à votre succès ?

Simplement. Il venait m'écouter avec son pote Lino Ventura. Il m'invitait quand il passait à la télé et qu'il avait besoin d'un petit jeune. On se voyait parfois. Était-ce la conscience d'être une statue vivante ou était-ce une réelle humilité, il traitait tout le monde en collègue. Il pouvait m'appeler « petit con », mais c'était affectueux. La contestation, lui connaissait. Il était allé beaucoup plus loin que moi. Dans sa jeunesse, il avait écrit des choses très violentes dans le journal *Le Libertaire*. Mais comme chanteur, il ne voulait pas pousser les autres à aller au baston quand lui n'y allait pas. C'est la position que j'ai adoptée en 1976. Le métier de gourou ne me convenait pas.

Vous avez préféré celui de galérien, dix ans de traversée du désert ?

Je m'y attendais. Quand mon agent, en 1976, m'a dit qu'on pouvait renégocier mon contrat avec Polydor et m'a demandé si je voulais beaucoup d'argent tout de suite, j'ai dit : « Non, je veux ma liberté pendant dix ans. » Il a négocié un contrat sur sept albums. Et j'ai exploré... le rock, la musique électronique, des mélanges improbables. Chaque album se vendait deux fois moins que le précédent. Et le septième, c'était *Né quelque part*. J'ai pu rembourser mes dettes aux impôts.

Ce nouveau tube marque aussi un retour à la chanson engagée...

Mon fils Philippe, né malentendant, était scolarisé dans une école pour les enfants qui avaient des difficultés d'apprentissage, soit handicapés, soit enfants d'étrangers. Son meilleur pote, Francis, était un fils de boat people, né en France. En 1986, il y a eu les lois Pasqua : les enfants d'étrangers, même nés en France, n'étaient plus français jusqu'à leur majorité. Je vais chercher Philippe à l'école, je le vois jouer avec son pote et je suis saisi. Ils vont avoir les mêmes profs, les mêmes copines, peut-être qu'à 15 ans ils voleront la même mobylette. L'un se

fera engueuler par son père, par un flic, par un juge. L'autre se fera chasser de son pays natal. Et c'est là que c'est venu : « *Est-ce que les gens naissent égaux en droit à l'endroit où ils naissent ?* » Alors oui, c'est engagé, mais plus malin.

Ecrivez-vous parce que vous avez des choses à dire ?

Non. J'écris pour avoir quelque chose à chanter. Mais je ne veux pas chanter n'importe quoi.

Et vous ne chantez pas les chansons des autres ?

Non. A part celles de Brassens. De lui, j'ai tout chanté, les 171 chansons, y compris les titres posthumes. En public. Ça m'a pris quatre ans, deux tournées de deux ans, 500 concerts. Je lui devais ça. Je refusais qu'on fasse à Brassens ce qu'on a fait à La Fontaine : oublier les contes, n'apprendre que les fables les plus simples. Pour moi, Brassens dans la chanson, c'est l'équivalent de Bach en musique classique. Un repère, une borne. J'ai voulu être son Glenn Gould. En toute humilité.

Vous êtes reparti dans une troisième tournée Brassens. Pourquoi ?

J'ai eu un cancer de la base de la langue en 2022 et je n'étais pas sûr de pouvoir encore chanter. J'achevais la tournée du précédent album, il me restait cinq dates avant l'opération. On a donc vite enregistré ces concerts pour faire un album live et je me suis dit que si je parvenais à rechanter, je commencerais par revenir aux fondamentaux : Brassens. C'est ce que j'ai fait. Simplement, je ne joue plus de guitare. A 74 ans, je suis moins véloce, je n'ai plus de plaisir à jouer et mon fils Arthur, qui m'accompagne, est bien meilleur que moi.

Chanter Brassens vous donne-t-il autant de plaisir qu'à 14 ans, quand vous l'avez découvert ?

Davantage, je crois. Je le connais en profondeur. J'en mesure la richesse. Quand je chante mes chansons, il y a toujours un vers sur lequel je tique. Les siennes sont parfaites.

—

Maxime Le Forestier sera en concert

à La Cigale, à Paris,

du 11 au 14 mai